

tesse à nous épargner une peine qu'à nous procurer un plaisir."

Pourquoi l'homme qui a eu des torts et qui s'en repent retombe-t-il, le lendemain, dans les mêmes erreurs? Parce qu'il n'est pas attentif, parce qu'il ne veille pas sur lui-même; parce qu'il n'emploie pas ses forces à vaincre ses penchants. Les sens luttent incessamment contre la raison; c'est à notre faiblesse qu'ils doivent tous leurs triomphes. Si nous avions pour notre âme les mêmes soins, la même sollicitude que pour notre corps, que de résultats certains nous pourrions obtenir! On n'oublie pas le mal dont on souffre, on le soigne régulièrement et l'on ne cesse d'y penser que quand il est guéri. Nous oublions plus aisément nos défauts et nos torts parce qu'ils ne font souffrir que les autres, parce que l'aiguillon de la douleur n'est pas là pour nous tenir en haleine, pour forcer notre attention et notre persévérance.

L'inattention est aussi l'une des causes les plus communes de nos malheurs, de nos erreurs, de nos ignorances. Elle est, comme l'écrivait lord Chesterfield à son fils, la marque la plus sûre d'un petit et pauvre esprit. "Tout ce qui vaut la peine d'être fait, ajoutait-il, mérite d'être bien fait, et rien ne peut être bien fait sans attention." Le Poussin expliquait le talent qu'il avait acquis en disant: "Je n'ai rien négligé;" et Newton, interrogé comment il avait découvert l'attraction, répondit: "En y pensant toujours." Ce point est capital, car notre perfectionnement moral dépend beaucoup de notre intelligence: un cœur généreux doit tenir compagnie à un esprit élevé. Il ne suffit pas d'avoir la vertu, il faut avoir aussi la science, et posséder ce qu'on appelait autrefois la *sapience*, c'est-à-dire la réunion de la vertu et du savoir. Aux lumières propres à nous faire discerner le bien du mal, la vraie sagesse doit joindre les forces nécessaires pour nous éloigner du mal et nous pousser au bien. La seule vertu est impuissante à faire le bien partout et toujours, de même que la science serait parfois dangereuse, si l'on n'y mêlait point l'idée morale et religieuse, cet arôme nécessaire, nous dit Bacon, pour l'empêcher de se corrompre.

Une des plus funestes conséquences de la faiblesse, c'est la colère. L'homme qui s'est promis d'être bon doit s'être imposé la loi de la modération; elle est le signe de la force et, partant, la condition essentielle du bien. La colère a tous les dehors de la méchanceté; elle en a même, dans l'instant où elle éclate, toutes les laideurs et tous les effets. Socrate triomphait de la colère en se faisant un visage souriant. Si nous n'avons pas la force d'aller jusqu'au sourire, tâchons au moins de rester calmes. On peut faire tant de mal et dire tant de sottises en laissant déborder ce flot qui monte! On peut se préparer tant de regrets! Celui qui s'abandonne aux emportements de la colère m'inspire un sentiment de pitié profonde. Faible créature qui perd toute retenue, toute dignité, toute raison, qui écumo de rage comme une bête féroce, parce qu'on n'a pas obéi à ses caprices, parce que son amour-propre a été froissé! La colère est une courte démenée; elle n'a pas de meilleure définition.

La force de l'âme nous préservera de ces excès; elle sauvegardera notre dignité, elle nous donnera enfin la patience, cette vertu sans laquelle rien de durable ne saurait s'établir. La patience est la goutte d'eau qui creuse la pierre, a-t-on dit; ajoutons à cette image la racine de figuier que M. Emile Barnouf a vue dans les remparts de Mossène, construits par Epaminondas: elle a soulevé des pierres de 3 mètres de longueur et d'un poids de 1.500 kilogrammes. Celui qui ne sait ni attendre ni souffrir n'atteindra jamais un but utile et n'arrachera point les mauvais germes de son âme. La patience est la clef de la joie, disent les Arabes; c'est quelque chose de plus encore: c'est la base sur laquelle s'élèvent celles de nos qualités qui sont le moins destinées à périr. C'est de patience que sont faites toutes les vertus humbles et modestes: de la patience du caractère procèdent la politesse et la douceur; la patience de l'esprit donne la persévérance, et la patience du cœur la résignation.

Et ces tendresses que nous avons pour nous-mêmes, où prennent-elles leur source, si ce n'est dans l'humaine faiblesse? Il y a

des faibles qui le sont au point de se faire sur leur personne d'étranges illusions. Si vous avez constaté à quel degré ils sont imparfaits, gardez-vous de les plaindre; ils n'ont que faire de votre compassion. Après s'être examinés et jugés avec une naïve complaisance, ils se sont apparus sous le jour le plus flatteur. Il vous a plu de voir en laid leur figure, leur caractère ou leur esprit; mais ils savent très bien à quoi s'en tenir sur leur propre compte, et l'illusion chez quelques-uns est si complète qu'ils sont presque de bonne foi. Ce que vous avez pris pour des défauts a un tout autre nom dans leur esprit; il vous a manqué d'en saisir le côté original et piquant. Tel qui vous semblait ridicule, prétentieux ou grotesque est un élégant, dont vous ne pouvez apprécier ni la tournure exquise ni les raffinements; tel autre qui débite des sottises avec autant d'affectation que de confiance est un homme de beaucoup d'esprit, qui fait les délices de son petit monde en manières cavalières, ce ton tranchant, qui vous semblent inconvenants et déplacés, sont le cachet, vous l'ignorez, de la suprême distinction. Si une femme trop maigre vous invite à admirer sa taille fine et gracieuse, une femme trop grasse vous dira qu'elle est dans les meilleures proportions, en vous apprenant même, au besoin, que le mot embonpoint est formé de trois mots (en bon point) qui expriment un éloge et non une critique. Que trouvez-vous à reprendre chez ces messieurs? Pourquoi appelez-vous effronterie leur aimable assurance? Est-ce un meurtre d'être un peu mordant? Fait-on du mal parce qu'on plaisante? Ce que vous prenez pour de l'étourderie, c'est de la vivacité; pour de l'entêtement, c'est du caractère. La maladie s'étend, quand elle fait des ravages, à tout ce que nous possédons: notre femme n'a tant de charmes, nos enfants n'ont tant d'esprit, nos propriétés tant d'agréments et nos tableaux tant de prix, que parce qu'ils sont les nôtres. Passez aux voisins ces êtres si parfaits ou ces objets si précieux, et ils perdront instantanément les trois quarts de leur valeur.

Faiblesse d'esprit et faiblesse de caractère, tels sont les deux mots de la devise humaine. Ils donnent la clef de nos orreurs et de nos fautes, beaucoup plus que le mot méchanceté. Il y a à toute la distance qui sépare le laisser-aller du mauvais vouloir. Pour moi, les méchants se trompent: la plupart font le mal, non pour le faire, mais parce qu'ils ne savent pas, et surtout parce qu'ils ne pensent pas. Donnez aux uns la science, aux autres la pensée, et tous se perfectionneront, quel que soit le lieu de la terre qu'ils habitent, quelle que soit leur race ou leur origine. Je suis de ceux qui croient à l'unité morale de l'espèce humaine. Dieu serait injuste s'il n'avait pas donné à tous les êtres qui ont une âme l'aspiration au bien et la faculté de tendre vers le mieux. Les grands principes de morale sont universels: on les retrouve aux Indes, en Chine, en Afrique, aussi bien que chez les peuples les plus civilisés, et pour que l'humanité tout entière en ait le bénéfice, il ne reste qu'à les répandre. La maxime écrite une dernière fois avec tant d'autorité dans l'Évangile a été proclamée sur tous les points du globe: Agir envers les autres comme nous voudrions qu'ils agissent envers nous.

Tout est dans cette parole, seule base de la morale; il n'y a rien hors de là. Si depuis que le monde existe, si depuis surtout que le christianisme a converti l'homme physique en l'homme moral, ce précepte avait été bien compris et peu à peu appliqué, nous serions, en bon chemin de perfection. Les choses n'en sont pas là, il faut le reconnaître. Cependant le progrès se ferait tous les jours si chacun travaillait pour sa part, quelque petite qu'elle fût, à l'amélioration générale. Des millions d'hommes ont, durant des siècles, accumulé des pierres pour élever des cathédrales: l'édifice de la morale doit se composer aussi des efforts de tous. J'ai dit ce que je suis, ce que je crois, ce que j'ai appris au contact des hommes. Que d'autres, de plus autorisés surtout, joignent leur voix à la mienne, et quelque bien peut-être y répondra.

LA SERVANTE DE DIEU

MARIE-AGNES-CLAIRE STEINER

DU COTÉ DE JÉSUS

TERTIAIRE FRANCISCAIN CLOITRÉE
Dans le vénérable monastère des Bénédictines à Assise, et fondatrice des Clarisses de la première règle mitigée dans le vénérable monastère de Saint-Jean-Baptiste, à Nocera dans l'Ombrie.

ABRÉGÉ DE SA VIE

ÉCRIT PAR SON ANCIEN CONFESSEUR

Le R. P. de REUS

Missionnaire apostolique, des Mineurs Observants.

Avec l'approbation de l'autorité diocésaine et du T. R. P. Général de tout l'Ordre Sériaphique.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ITALIEN ET PRÉCÉDÉ DE DEUX PRÉFACES

Par Mgr. CONSTANS

Chanoine de sa Sainteté, chanoine de Lorette, missionnaire apostolique, membre de plusieurs académies.

Deuxième Edition

Revue, corrigée et augmentée d'après la seconde édition italienne et les derniers renseignements de l'auteur, et enrichie des lettres apocryphes du Général des Franciscains, du P. Abbé de la Trappe d'Aiguebelle, du Vicaire-Général des Bénédictins, Abbé de Lérin, de Mgr l'Archevêque de Colosse et de Mgr l'Evêque de Lorette.

1 vol. in-12 - - - Prix, 63 cts.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION FRANÇAISE

Dieu a béni la première édition de ce livre.

Elle est sortie des presses de l'Imprimerie de l'Œuvre de Saint-Paul dans les derniers jours de novembre 1882, et aujourd'hui, 2 février 1883, je signe la préface de la seconde édition.

N'est-ce pas la preuve évidente que ce vénéré chanoine disait vrai, qui écrivait dans les *Annales catholiques* du 13 janvier:

"Cette histoire prodigieuse vient en son temps et à son heure."

Pourquoi cela?

Pour deux motifs qu'il donnait, et qui, je crois, sont excellents.

"Notre monde d'aujourd'hui nie le surnaturel; il n'en veut à aucun prix."

"Or, la vie de Marie Steiner en est pleine; elle est un tissu de merveilles."

"Notre monde d'aujourd'hui ne cherche qu'à jouir; il n'entend pas qu'on lui parle de pénitences à faire, de sacrifices à s'imposer."

"Or, la sainte Abbessse de Nocera a mené une vie toute d'immolation, et ses pratiques austères, effrayantes parfois, prouvent clairement au monde que les jeûnes, les disciplines, les cilices sont encore possibles à la nature humaine, et que ce qui manque à nos chrétiens relâchés, ce n'est pas la force, mais la volonté, le courage."

Il ajoutait avec raison:

"Quelques esprits s'étonneront peut-être de la sévérité des confesseurs de Marie Steiner."

"Mais," observait-il avec non moins de justesse, "qu'ils n'oublient pas que la servante de Dieu était une âme privilégiée, qu'elle avait une haute mission à remplir, et qu'alors Dieu a permis qu'elle fût conduite par des voies qui ne sont pas les voies ordinaires."

C'est là en effet ce que dit le P. de Reus, dans plusieurs endroits de son livre.

"Les Confesseurs et les Directeurs de la Sœur Marie-Agnès se sentaient "éclairés par une lumière surnaturelle," poussés "par une force intérieure," excités "par une inspiration du Ciel."

Ils comprenaient "les secrets desseins que Dieu avait sur cette âme pour le bien de la sainte Eglise," et ils voulaient l'amener "à mourir complètement à elle-même," et faire de tout son être une victime vraiment digne d'être offerte à Dieu, pour servir à l'expiation des péchés des hommes.

"D'ailleurs," continuait le digne chanoine, quelle que soit l'opinion que l'on se fasse du plus ou moins d'opportunité de ces rigueurs, on ne pourra s'empêcher d'admirer "avec quelle humilité, quelle patience, quel héroïsme," la servante de Dieu "s'est soumise à tout, à tout accepté, tout enduré."

Aussi, comme Dieu l'a récompensée! Visions, révélations, don de prévoir l'avenir, de guérir les malades, de triompher du démon, d'opérer des miracles et d'accomplir des prodiges qui se continuent même après sa mort, rien ne lui a manqué.

Sans doute le monde ne comprend pas ces choses, et ne sait qu'en rire.

Mais le rire n'a jamais rien prouvé, et s'il suffisait de railler une chose pour la détruire, il y a longtemps que la sainte Ecriture, le Bréviaire, les Vies des Saints et l'histoire de l'Eglise n'existeraient plus.

Le surnaturel y abonde, il y coule à pleins bords; et, de tout temps, des esprits se sont trouvés qui ont ri de ce surnaturel, et ont tourné en dérision les faits prodigieux que ces livres racontent, pour ainsi dire, à chacune de leurs pages et proposent à notre admiration et à notre piété.

Aujourd'hui même on va plus loin.

On ne se contente plus de rire et de se moquer du surnaturel; on ne trouve plus suffisant de penser et de dire que Dieu ne s'occupe pas des choses de ce monde, et qu'il n'est pas digne surtout de sa grandeur de le mêler à ces petits détails de la vie humaine dans lesquels il plaît aux âmes illuminées de le découvrir; on nie ce que les païens avaient affirmé, ce que les sauvages admettent: son existence.

Alors, que fait Dieu?

Il s'affirme.

Il s'affirme d'abord en conduisant à son gré les événements de la terre; en déjouant, quand il le veut et comme il lui plaît, les calculs des hommes; en brisant, par des coups aussi rapides qu'inattendus, les audacieux qui se dressaient contre lui, et en conservant, au milieu des passions déchaînées, son Eglise dont ils rêvaient la ruine; mais il s'affirme aussi, en choisissant, dans le sein de cette Eglise, des âmes qu'il comble de ses bénédictions, et auxquelles il accorde une partie de sa puissance.

Leur pouvoir est si grand, qu'elles triomphent même des assauts du démon, de ce démon dont les impies négateurs de la Divinité peuvent bien quelquefois en public contester l'existence, mais que craignent pas même de prier et d'évoquer, et dont ils contribuent trop souvent et très sciemment à étendre la funeste influence dans le monde.

De nos jours et parmi nous, le vénérable curé d'Ars a été une de ces âmes puissantes.

L'Italie a compté dans son sein Marie Steiner.

L'Allemagne, il est vrai, a été son berceau; mais, jeune encore et par une inspiration divine, elle s'est rendue dans l'Ombrie. C'est là qu'elle a vécu, c'est là qu'elle est morte, dans cette contrée ravissante et l'une des plus favorisées du monde, non seulement par son ciel d'azur, ses vertes campagnes, ses villes et ses hameaux qui se dressent comme des nids d'aigles sur le haut des rochers ou se reposent tranquillement dans les plaines, au milieu des fleurs et des fruits, des oiseaux qui chantent et des eaux qui murmurent, mais encore et surtout par son Patriarche d'Assise et les autres saints qui, comme lui, ont répandu à pleines mains sur cette terre privilégiée, avec le parfum de leurs vertus, les preuves aussi nombreuses qu'éclatantes de leur pouvoir sur le monde visible et sur le monde invisible.

Assurément l'Eglise ne s'est pas encore prononcée sur la nature et la vérité des miracles et des prodiges attribués à la Sainte de Nocera; mais pourquoi n'y croirions-nous pas?

J'ai dit dans la première préface les témoignages sérieux qui militent en sa faveur.

Ajoutons à cette gravité de l'historien qui les raconte, à cette autorisation donnée par le R. Père Général de l'Ordre Sériaphique et par Monseigneur l'Evêque de Nocera de les faire connaître, à cette opinion hautement manifestée de Pie IX